

îles ou récifs de la Chine continentale et conteste le verdict de la CPA en ce qui concerne l'illégitimité des revendications des « eaux historiques ». Taiwan utilise le contentieux de la MCM pour raffermir sa politique du « sud » visant à se rapprocher informellement de l'ASEAN, compte tenu de la sourdine diplomatique imposée par la Chine. L'avant-dernier chapitre d'Éric Mottet signale que, bien qu'ils soient importants, les secteurs des hydrocarbures et des ressources halieutiques ne représentent pas l'intérêt primordial de la Chine en MCM. C'est plutôt sa puissance souveraine qu'elle teste auprès des États-Unis et des États côtiers. Sans le dire directement, la politique chinoise en MCM suit un des trois piliers de la « pensée » Xi Jinping (dictature du parti, la défense et l'intégralité territoriale). Pour compléter le tableau, le dernier chapitre de Nathalie Fau aborde la mise en place de Zones communes de développement (ZCD) dans le golfe de Thaïlande pour pallier aux frictions en mer et assurer sa protection et son exploitation. Elle compare quatre ZCD dont deux sont des succès assurés par un haut degré de coopération (notamment pour la demande de la technologie et du savoir-faire de la Malaise dans le secteur des hydrocarbures) et suggère l'adoption de ces cadres normatifs pour la MCM.

Ce livre nous informe adroitement de la complexité des tensions en MCM et on comprend qu'une militarisation se poursuit malgré les accords d'exploitation et de protection. La Chine continue d'affirmer sa souveraineté en MCM et l'ASEAN est incapable d'émettre une politique commune, poussant ainsi les pays à agir selon leurs propres intérêts nationaux. Fortement intégrée aux économies locales, la Chine constitue le premier partenaire économique de la plupart des pays de l'ASEAN et la MCM est au cœur de ses échanges. Difficile pour ces pays de confronter la Chine. Bloquer la MCM (par conflit armé) ne mettrait pas seulement la région en désarroi mais aussi le reste de la planète. C'est pourquoi un chapitre sur les États-Unis et ses alliés en MCM (notamment le Vietnam) aurait été salutaire pour mieux cerner la « nouvelle guerre froide » du G2 en MCM. Seulement quelques pages sont consacrées aux États-Unis malgré le fait que la MCM constitue l'épicentre de son « pivot » asiatique et sa défense du Pacifique. Malgré l'ère Trump caractérisée par l'incohérence et l'imprévisibilité, les États-Unis continuent d'investir militairement dans cette région du monde, signalant que cette « nouvelle guerre froide » ne se réchauffera pas d'ici peu.

SERGE GRANGER *Université de Sherbrooke*

### **The Servant State: Overseeing Capital Accumulation in Canada**

Geoffrey McCormack and Thom Workman

Halifax NS: Fernwood, 2015, pp. 146.

doi:10.1017/S0008423917001202

It is widely acknowledged that the Canadian economy was a model of economic stability among Western nations during the Great Recession of 2008. What is far less well understood, however, is the extent to which Canada's stability through the crisis was a consequence of its broader integration in the network of global capitalist relations over the course of this period. *The Servant State: Overseeing Capital Accumulation in Canada* offers a refreshingly unique perspective on the crisis, using the Marxist method of inquiry to explore how the Canadian economy managed to maintain liquidity in times of global uncertainty.

In order to explore how Canada survived the Great Recession, McCormack and Workman argue that we must consider it in the context of the trajectory of capitalist relations. *The Servant State* makes the case that the stability of the Canadian economy after the crash of global financial markets can be explained by a growing mass of profit from 1993 to 2008. Fifteen years of consistent accumulation and profitability in the years

leading up to the crisis allowed companies to make use of large reserves of cash to service their debts to banks and to mobilize as capital.

The authors address three common explanations about the Canadian approach to the crisis management. First, although stringent banking regulations are often cited as the central explanation for Canada's stability during the crisis, McCormack and Workman argue that the store of capital built up during the prosperous years prior to 2008 allowed the Canadian economy to endure the global slowdown with considerable strength relative to other nations. Second, the authors make the case that although Alberta is commonly thought of as acting as the spine of the Canadian economy through the Great Recession, this explanation is also overstated. Although Alberta's energy sector played a significant role, the mass of profit built up throughout the broader Canadian economy in the years prior to the crisis created the conditions necessary for the accumulation of capital even after the international credit system began to adopt more restrictive lending practices.

Third, while the Harper government rarely missed an opportunity to take credit for steering Canada through the recession, this too was an exaggeration. The stimulus plan encouraged some investment, but it was not a major factor in stabilizing the economy. To this end, McCormack and Workman claim that the credit given to the Conservative government for overlooking their ideological prejudices to pass Keynesian-era stimulus measures is misplaced. The government's decision, they claim, was in fact profoundly political, in that government intervention in the economy was primarily about "preserving the conditions for the accumulation of capital and maintaining social order" (38).

The authors argue that the most significant impact of the crisis has been to legitimize a more aggressive application of neoliberalism. The Harper government sought to address declining international demand through trade liberalization policies throughout Asia and Europe. It also expanded the temporary foreign workers program, tightened employment insurance regulations and rolled back the rights of labour unions to organize in an effort to control the wage bill for capital. McCormack and Workman demonstrate that although wages did increase slightly in the post-crisis period after stagnating for most of the neoliberal era, this has been accompanied by an extension of the working day and an increase in reliance upon multiple part-time jobs. This "hidden agenda of austerity," however, only serves to deepen the contradictions of capitalism by placing its crisis tendencies in a temporary state of abeyance while at the same time eroding the state apparatus that serves to dull its sharp edges (97).

In the final chapters, the authors argue that a shift in the balance of class forces towards the interest of capitalism in recent years has resulted in precarity for an increasingly sizeable portion of the population. They conclude that the only way to emancipate the majority of society from declining standards of living is to move beyond the crisis tendencies of the capitalist mode of production. The march towards a more inclusive social order, however, is obstructed by a mainstream left that, they argue, has become more concerned with electability than transformational change.

In this concisely written book, McCormack and Workman offer a much needed critical analysis of the economic crisis in Canada, dispelling a number of commonly held myths about its exceptionalism in the process. While Canada managed to navigate choppy economic waters better than most Western nations, it was as a result of robust economic growth in years leading up to the crisis, rather than political clairvoyance.

The authors warn that although Canada was fortunate to have a sufficient store of capital to survive the Great Recession of 2008, it is unlikely to be so well positioned for the next market crash. We are left to ponder an uncertain future in which the majority of

Canadians will be forced to weather a much deeper economic crisis with a weakened social safety net and few meaningful political alternatives to neoliberalism.

TOM McDOWELL *Ryerson University*

### **Les défis du pluralisme à l'ère des sociétés complexes**

Félix Mathieu

Presses de l'Université du Québec

Québec, 2017, 287 pages

doi:10.1017/S0008423918000264

*Les défis du pluralisme à l'ère des sociétés complexes* est un ouvrage ambitieux qui se situe à l'intersection de la pensée politique, la politique comparée et la sociologie politique. Son propos est dense mais clair, rédigé avec une très belle plume, et son auteur, Félix Mathieu, engage les grands chercheurs et les grandes chercheuses de l'heure sur le pluralisme largement compris. Plus directement, l'auteur conçoit une feuille de route pour les sociétés traversées par la diversité nationale et ethnoculturelle. Dans les paragraphes qui suivent, plutôt que d'employer la formule classique du survol des chapitres, je soulève trois questionnements dans le but de souligner les forces et les faiblesses de l'ouvrage.

L'ouvrage est découpé en deux parties, une première qui s'attaque à l'aménagement de la diversité issue de l'immigration, une seconde qui analyse l'aménagement de la diversité nationale ou profonde. Mon premier questionnement ne se situe pas sur le plan de la décision de traiter séparément les deux grandes formes de la diversité. Cela me semble cohérent, en plus de correspondre à une tendance lourde dans les travaux de recherche sur le pluralisme. C'est plutôt la décision d'adopter deux démarches méthodologiques différentes qui me laisse perplexe.

La première partie fait un travail de clarification conceptuelle et propose une analyse comparative des modèles canadien, néerlandais et surtout britannique en matière de multiculturalisme. La deuxième partie élabore les contours d'une théorie de la justice à partir desquels découle une série de changements à l'architecture constitutionnelle et aux lois canadiennes. Il n'est pas question ici de contester l'une ou l'autre démarche méthodologique. Or, si les deux démarches sont légitimes, il faut néanmoins mieux expliquer et justifier son choix de ne pas adopter la même approche pour les deux formes de la diversité.

Un deuxième questionnement concerne le concept de « nations fragiles », qui recouvre des dimensions tant subjectives qu'objectives. Sur le plan subjectif, la fragilité s'exprime par la conscience, le sentiment, bref les représentations sociales que se font les individus de leur collectivité, de leur nation. Il faut donc comprendre que les nations minoritaires seraient marquées d'un « imaginaire de la fragilité » (153). La fragilité nationale se rapporte aussi aux institutions politiques, juridiques et sociales dont dispose la nation minoritaire pour protéger et consolider sa culture sociétale. Pour clarifier cette dimension objective, l'auteur identifie une série de leviers institutionnelles qui permettraient de réduire ou de surmonter le sentiment de fragilité.

Pour le dire simplement, l'angle d'analyse de la fragilité nationale est attirant, mais exige une attention plus soutenue. Pour l'instant, le concept de nation fragile soulève autant de questions qu'il en règle. D'une part, il faut mieux situer le concept par rapport aux concepts actuellement disponibles, la discussion d'une page et demi sur les nations minoritaires, les petites nations et les nations sans État étant incomplète (146-147). En quoi, par exemple, la fragilité des nations minoritaires (le Québec, la Catalogne, la Flandres) est-elle similaire ou différente de celle des petites nations souveraines (la Lituanie, la Slovénie, le Monténégro)? Je ne doute pas de la spécificité des nations minoritaires, mais les petites nations souveraines ont aussi, par le passé,